Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie = Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 13 (1987)

Heft: 2

Artikel: Lorsqu'un regard feministe se met à l'oeuvre...

Autor: Käppeli, Anne-Marie

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-814383

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Schweiz.Z.Soziol./Rev.suisse sociol., 2 (1987) 273-280

LORSQU'UN REGARD FEMINISTE SE MET A L'OEUVRE...

Anne-Marie Käppeli
Sociologue-historienne
Chemin de Valérie 1 - CH 1292 Chambésy

Au moment de terminer une thèse (Käppeli, 1987) qui se veut quête d'un espace de recherche féministe, il me paraît judicieux de poser la question suivante : Comment le "déclic féministe" s'est-il produit et qu'implique-t-il ? Ce nouveau regard qu'apporte-t-il au niveau de l'objet, des méthodes et de la manière d'écrire ?

De la visibilité et de l'oubli des femmes

Un parcours universitaires non linéaire (Käppeli, 1986 : 59-63), un va-et-vient entre intra et extra muros a marqué ma prise de conscience féministe. En Afrique, les sphères masculines et féminines, traditionnellement séparées, m'avaient fait sentir le pouvoir des femmes et, à mon retour en Suisse, je trouvais dans les groupes de "self-help" des femmes en mouvement un début de constitution de pouvoir féminin. Le fait d'être devenue mère et le déclassement dans mon travail de gagne-pain comme secrétaire qui s'en est suivi m'ont amenée à m'intéresser à la recherche féministe. Une idée vague d'un objet de recherche "femmes" a pris naissance peu à peu dans un forum autonome de féministes italiennes [1] et dans un séminaire universitaire à Genève [2]. A part cet enseignement isolé à l'Université de Genève, la recherche féministe n'avait pas de visibilité dans les structures universitaires. Une année parisienne, des lectures allemandes et anglo-saxonnes me rassurèrent quant à l'existence d'un champ de recherches féministes et m'encouragèrent à poursuivre mon projet de thèse. A la recherche de sources documentaires qui pouvaient constituer des traces d'une mémoire collective de femmes, je me heurtai d'emblée à un obstacle : l'absence d'un mot-clef "femmes" dans les catalogues de la bibliothèque universitaire. Déterminante fut la rencontre avec la petite fille d'une féministe protestante genevoise

---

[1] Les camps féminins d'Agape (Prali/Piémont) : 1978, La femme et son corps ; 1979, La recherche d'identité des femmes ; 1980 et 1981, La politique du mouvement des femmes ; 1982, Se libérer de la culture ou avec la culture ?

[2] 1979/1980, Séminaire à propos de la formation des femmes de Rosisca Darcy de Oliveira à la Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Education, Genève.

du XIXe siècle. La mémoire familiale et la mémoire journalistique m'ont mise sur la piste d'un mouvement social européen, fondé à Genève en 1875 par la féministe anglaise Joséphine Butler : la Fédération Abolitionniste Internationale (FAI) qui se proposait de lutter pour l'abolition de la prostitution réglementée par l'Etat. La correspondance fut retrouvée facilement dans la section des manuscrits à la bibliothèque de Genève ; pour ce qui est de la mémoire institutionnelle, il a fallu se déplacer à Londres, à la bibliothèque féministe (Fawcett Library). Par ce détour, je découvris que la bibliothèque entière de la FAI - considérée par l'ONU comme la référence mondiale dans les questions de prostitution - reposait depuis 1972 dans les caves de la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève. Mon intérêt de recherche suscita l'intégration de cette bibliothèque dans les rayons accessibles de la Bibliothèque Universitaire (Angeloz et Neufeld-Sussmann, 1984).

En travaillant les sources du XIXe siècle relatives aux hommes abolitionnistes romands, j'ai constaté leur préoccupation pour la "question sociale", par le biais de laquelle ils posaient également la "question de la femme". Or, dans l'historiographie romande, la question sociale s'est résumée jusqu'à présent à la question ouvrière (Favez et Raffestein, 1974 : 299-385). Les historiens de l'Eglise, eux, ont traité de l'institution dominante et les archives de l'évangélisation populaire où se trouve une partie de l'histoire des femmes reposent intouchées dans des armoires. La "question de la femme" soulevée d'abord par des juristes protestants puis par des activistes politiques abolitionnistes a été reprise par les premiers sociologues genevois. Les professeurs Louis Wuarin (1846-1927), membre de la FAI, et André de Maday (1877-1958), spécialistes des questions du travail féminin, avaient, à travers leur activité scientifique, rendu visible la question de la femme. La bibliothèque personnelle d'André de Maday contenait un grand nombre d'ouvrages concernant les syndicats féminins, le suffrage féminin, le droit des femmes et le féminisme. Celle-ci, léguée à la Bibliothèque Universitaire, repose aujourd'hui, comme naguère la bibliothèque de la FAI, à l'ombre des caves.

Que signifient ces oublis à différents niveaux ? Je commence à m'interroger sur le peu d'importance accordé à la dimension historique dans la manière de faire la sociologie à l'Université de Genève. Apparemment des liens entre mouvement social et réflexion sociologique ont existé au début du siècle : la question de la femme relevait d'un questionnement philosophique, politique et économique. Il serait intéressant de suivre, dès le début de la sociologie et jusqu'à aujourd'hui, l'apparition, la transformation, voire la disparition de la question des femmes dans l'enseignement universitaire. Tout se passe comme si, en devenant directeur de la bi-

bliothèque du BIT (à partir de 1924), André de Maday avait exilé la question de la femme loin de l'université dans une organisation internationale. Comment se fait-il que, dans les années septante, lorsque le nouveau mouvement des femmes a posé des questions cruciales quant à la relation entre les sexes, ni le département de sociologie, ni celui des sciences politiques et économiques ne soient devenus des lieux pour théoriser la nouvelle question des femmes ? Seules les Sciences de l'Education furent sensibles à la question en ouvrant un cours et un séminaire à propos de la formation des femmes. Mais ceux-ci furent menacés et il a fallu que des femmes luttent pour les maintenir. L'on peut se demander pourquoi la question des femmes gêne tant dans l'Alma Mater genevoise. Au début du siècle, elle passait dans les enseignements de professeurs et aujourd'hui, lorsque les femmes se mettent à théoriser les questions qui les concernent, elles se heurtent au pouvoir patriarcal institutionnel. Au département de sociologie la question des femmes est noyée dans la sociologie de la famille et la sociologie de la vie quotidienne : naufrage de la moitié de l'humanité dans ces spécialités masculines... Pourtant ce département prend au sérieux les questions de domination entre groupes sociaux (rapports de classes, relations entre pays industrialisés et pays du tiers monde). Quand s'ouvrira-t-il à la question des rapports sociaux entre les sexes ? Manifestement, les femmes ne représentent pas un objet de recherche à la mode : à travers un retour à une interrogation historique et épistémologique les sciences humaines pourraient peut-être redécouvrir la moitié oubliée de l'humanité.

Questions de méthodes

L'histoire des femmes n'étant pas une discipline et n'ayant pas de méthodes propres, ma thèse doit être considérée comme une épreuve. Elle ne prétend pas répondre au besoin scientifique de donner des preuves. Dans un premier temps, j'ai utilisé ma recherche comme miroir de ma condition de femme. Je voulais aller voir comment les féministes du XIXe siècle avaient fait. Je cherchais l'identique. Je progressais comme une ethnologue, attachée à collecter un corpus documentaire. La découverte de textes d'hommes féministes vint une première fois briser le miroir, le moralisme contenu dans les textes abolitionnistes une seconde fois. Après plusieurs lectures, mon attitude de recherche fut davantage le silence. Il fallait traverser ces histoires avant de trouver une narrativité qui leur confère du sens et permette de penser la différence. L'histoire est "avènement d'un sens" (Ricoeur Paul, 1955 : 42) : j'avais besoin de l'histoire pour sortir de ma subjectivité et éprou-

ver par delà moi-même l'être-femme. L'histoire se noue dans des personnes et des oeuvres et devient un champ d'inter-subjectivité (ibidem : 47). Mais la rencontre en histoire n'est pas dialogue, c'est un espace de communication sans réciprocité, une amitié unilatérale (ibidem : 48). Cet espace permet à la fiction de prendre corps. Est "fiction" non le fait que les maisons closes ont été abolies, mais ce qui le précède et l'organise par l'effort abolitionniste. Je ne prétends pas faire la critique des documents que j'ai rassemblés et me poser en érudite qui enlèverait l'erreur aux "fables" (de Certeau, 1981 : 126). Chacun de mes chapitres est une histoire en soi et ces histoires font partie d'une fable féministe de la fin du XIXe et du début du XXe siècles.

Je me situe du côté de la linguistique qui a défié les théories de la connaissance matérialiste, et je considère les mots plutôt que les choses comme la force réelle qui structure la pensée. Les "femmes" existent non comme "réalité", mais comme "discours". Dans ma recherche, j'ai tenté d'isoler les discours fondamentaux de la fable féministe-abolitionniste romande. Je n'approche pas la FAI avec des concepts pré-établis. Je ne la juge ni "traditionnelle" ni "progressiste", mais j'essaie de comprendre son émergence dans les conditions religieuses et sociales de la fin du XIXe siècle et son influence sur le féminisme protestant en France et en Suisse romande.

A la psychanalyse je dois le postulat du travail de l'inconscient : je m'efforce d'interroger mon désir premier sur lequel s'appuie mon désir de savoir historique. J'essaie de faire une lecture "symptomatique" des textes : qu'ils soient idéologiques (articles de revues et de journaux, conférences, déclarations de principe, etc.) ou pédagogiques (récit de lutte, brochures et livres éducatifs), ils peuvent être lus comme des défenses où le moi abolitionniste cherche à se garantir contre des désirs et des pulsions perçus comme dangereux ; c'est à partir d'eux que l'ordre social caché fait retour dans mes questions. Les correspondances de femmes sont tantôt de l'ordre des défenses, tantôt une forme de symptôme, à l'endroit précis où leur recours à l'"opinion publique" (discours extérieur) est abandonné au profit de leur solitude existentielle et de leur recours à Dieu (parole intérieure). L'inconscient en moi et l'inconscient dans les textes ne peuvent être cherchés qu'ensemble. La spécificité de ma thèse est peut-être d'avoir fait parler le langage moral protestant sous le règne même du protestantisme. Ce travail du sens est singulier, il représente une position théorique et politique. Il ne peut être mis en boîte par une discipline académique. Aussi le débat à propos de l'interdisciplinarité m'apparaît déplacé. Les lieux du savoir universitaire que j'ai traversés sont ceux de la sociologie et des études africaines. Ces

dernières constituaient alors un contre-poids critique à mes études sociologiques. Aujourd'hui, mon regard historique me permet une autre distance face à la sociologie et une relativisation de mon activisme féministe des années septante. L'ethnologue et l'historienne ont en commun la fascination de la limite ou de l'autre (de Certeau, 1975 : 57). Cet intérêt pour l'autre a gardé vivante ma passion pour la recherche. Non pas une recherche dans une discipline où l'on apprend la maîtrise d'un objet, mais plutôt une recherche entre des disciplines. A l'étroitesse disciplinaire s'oppose un espace philosophique : l'étendue, voire l'"universitas litterarum" au service d'une polyhistoire (Bloch, 1970 : 402). Je me situe aujourd'hui quelque part entre l'art ethnologique qui collectionne et l'étendue philosophique. Au-delà des frontières disciplinaires s'ouvrent des terrains en friche, non encore civilisés. Délivrée de ma thèse, j'aimerais les traverser plutôt comme poétesse ou comme sorcière puisque "c'est le poète et le sorcier qui demeurent et c'est le savant qui vieillit" (Durand, 1979 : 57). Dans cet entre-deux, je suis piégée, et je participe à la crise du langage qui fait qu'aujourd'hui nous oscillons entre la démystification et la restauration du sens (Ricoeur, 1965 : 63). Mon travail de thèse est pris entre une activité sociologique de démystification et une sensibilité analytique. Il est encore soutenu par des reminiscences structuralistes qui voudraient que le discours de l'inconscient soit le langage commun à toutes les sciences humaines (Bastide, 1972 : 192). Peut-être ce travail de thèse me permettra-t-il de laisser derrière moi la pensée dialectique, avec laquelle j'ai sympathisé les vingt dernières années ; de quitter aussi une éthique protestante de gauche nourrie de la pensée dialectique des tiers-mondistes. Je souhaite découvrir par ce dur travail de liberté une pensée capable de produire un regard neuf et le "temps de l'absence de temps" qui est celui de l'espace littéraire (Blanchot, 1955 : 22).

Les femmes (comme les colonisés, les paysans, etc.) font partie des groupes que l'historiographie officielle a déclaré "sans histoire". La recherche historique appartient au processus de constitution d'identité. Elle est pour moi une manière d'affirmer ma différence, en tant que femme, après ma rencontre avec les mouvements de libération de l'Afrique et mon expérience de la neutralisation des différences dans un monde oeucuménique. Elle est également une manière de travailler ma relation au politique.

Questions d'écriture

Initialement, le pari de ma thèse fut de retrouver ma langue. Je considérais qu'elle m'avait été volée deux fois : par mon appren-

tissage de la langue administrative de secrétaire et par celui du jargon sociologique. Mais cette décolonisation n'est pas facile. Elle passe par la dissolution de l'imaginaire scientifique. L'écriture - par opposition à l'écrivance des discours scientifiques - permet de nous constituer sujets psychanalytiques ; en écrivant "Nous procédons sur nous-mêmes à un certain type d'analyse, et le rapport à ce moment-là entre le sujet et l'objet est entièrement déplacé, périmé. La vieille opposition entre la subjectivité comme attribut de la critique impressionniste et l'objectivité comme attribut de la critique scientifique n'a plus d'intérêt" (Barthes, 1981 : 156). Ce que je puis dire en considérant l'écriture de ma thèse est ceci :

Les chapitres concernant les féministes abolitionnistes sont à lire comme une fable. Une fable, puisqu'ils parlent d'un commencement de lutte et puisque chaque génération de féministes recommence à exprimer la révolte pure et simple et à revendiquer ses droits. Joséphine Butler se fait en quelque sorte "initium" (Collin, 1986 : 86), commencement, et provoque en l'autre l'initiative. Joséphine Butler, Emilie de Morsier et Emma Pieczynska : trois héroïnes qui laissent leur maison pour le monde des épreuves à affronter. Elles se font un nom par leurs actions sociales et politiques et par leurs publications. Pour elles, le féminisme tient la place d'un rite d'initiation sociale dans une culture bourgeoise urbaine.

Le présent narratif dans ces chapitres féminins a le caractère de la tradition orale. Ma propre implication de "conteuse" d'une mémoire féministe est traduite de cette façon-là, tandis que le passé, utilisé dans les chapitres concernant les hommes féministes, met à distance et marque ma difficulté de donner un sens au monde des hommes. Le temps fait partie d'un style d'écriture et davantage encore ma manière d'utiliser la citation. Il y a quelque chose de surréaliste, d'ironique, dans la façon dont je mets en pièces et recolle les morceaux du discours dans les chapitres relatifs aux hommes féministes. Ceux-ci prennent la forme d'un inventaire ouvert et, à certains moments, la citation à outrance fait effet de saturation. Il y a plusieurs commencements et plusieurs fins dans mon travail de thèse : la répétition de l'histoire abolitionniste-féministe à travers des personnalités différentes donne à chaque chapitre sa propre indépendance. Cette manière de faire a la tonalité du deuil : comprendre le passé, et par là même l'exorciser (Sontag, 1985 : 132, 142). Sans m'en apercevoir, je suis passée de la nostalgie (au début de ma recherche) à une sorte de mélancolie (mon style d'écriture).

Qu'est-ce qui restera après cette écriture d'histoire(s) ? Peut-être un autre désert, comme celui évoqué par Marguerite Duras : "Je me suis dit qu'on écrivait toujours sur le corps mort du monde

et, de même, sur le corps mort de l'amour. Que c'était dans les états d'absence que l'écrit s'engouffrait pour ne remplacer rien de ce qui avait été vécu ou supposé l'avoir été, mais pour en consigner le désert ..." (Duras, 1980 : 67).

En effet, après Tchernobyl et Tchernobâle, mon attitude philosophique face à l'existence est plus proche du judaïsme que du christianisme : nous ne sommes que par hasard des survivants d'un déluge qui, d'un jour à l'autre, sous une forme ou sous une autre, peut nous submerger de nouveau : nous ressemblons ainsi à Noah dans son arche (Arendt, 1976 : 11). La position des êtres humains à l'intérieur de la parole et de l'écriture est empreinte des conditions du "déluge".

BIBLIOGRAPHIE

ANGELOZ Joëlle et NEUFELD-SUSSMANN Myriam (1984), Fédération Abolitionniste Internationale. Organisation, mise en valeur et analyse statistique de sa bibliothèque, Travail de diplôme à l'Ecole de Bibliothécaires, Genève.

ARENDT Hannah (1976), Die verborgene Tradition, Suhrkamp, Frankfurt.

BARTHES Roland (1981), "Plaisir/Ecriture/Lecture", in Le grain de la Voix, Entretiens 1962-1980, Seuil, Paris.

BASTIDE Roger (1972), Sociologie et psychanalyse, PUF, Paris.

BLANCHOT Maurice (1955), L'espace littéraire, Gallimard, Paris.

BLOCH Ernest (1970), Philosophische Aufsätze zur objektiven Phantasie, GW Band 10, Suhrkamp, Frankfurt.

de CERTEAU Michel (1975), L'écriture de l'histoire, Gallimard, Paris.

de CERTEAU Michel (1981), "L'histoire dans une politique de la science", Esprit, octobre-novembre, 120-129.

COLLIN Françoise (1986), "Un héritage sans testament", Les Cahiers du Grif, Tierce, Paris, 34, 81-92.

DURAND Gilbert (1979), Sciences de l'homme et tradition, Berg International, Paris.

DURAS Marguerite (1980), L'été 80, Minuit, Paris.

FAVEZ Jean-Claude et RAFFESTEIN Claude (1974), "De la Genève radicale à la cité internationale", in GUICHONNET Paul, Histoire de Genève, Payot, Privat, Toulouse, Lausanne, 299-385.

KAEPPELI Anne-Marie (1986), "Expérience au féminin dans l'institution universitaire", in Questions au féminin, Eidg. Kommission für Frauenfragen, 9 Jg, 3, 59-63.

KAEPPELI Anne-Marie (1987), Le féminisme protestant de Suisse romande à la fin du XIXe et au début du XXe siècles, Thèse de doctorat en histoire, soutenue en octobre 1987 à l'Université de Paris VII.

RICOEUR Paul (1955), Histoire et Vérité, Seuil, Paris.

RICOEUR Paul (1965), De l'interprétation, Seuil, Paris.

SONTAG Susan (1985), "Hitler selon Syberberg", in Sous le Signe de Saturne, Seuil, Paris.